

**Individu et société dans l'entre-deux-guerres :
Désir de mémoire avec Ödön von Horvath**

Djama Ignace ALLABA
Département d'Etudes Germaniques
Université Alassane Ouattara
djignall@yahoo.fr

Résumé: Réconciliation ; voici un mot qui fait couler beaucoup d'encre. L'évoquer suppose un passé douloureux qu'il faut penser et panser si tant est que ce processus de réconciliation doit arriver à son terme. Revisiter le passé, se remémorer ses affres et même ses enseignements, car il faut bien en tirer des leçons pour le présent et le futur, seule condition pour une réconciliation réussie. C'est de manière succincte à cela que nous invite le désir de mémoire avec Ödön von Horvath. Avec lui, il nous est donné de voir « une société qui, blessé dans son orgueil, rêve de revanche et court ainsi à sa propre ruine ». Dans ce contexte-ci de la société allemande, la question de la responsabilité est partagée entre le politique et l'individu. Revivre l'histoire allemande de l'entre-deux-guerres, c'est se servir de l'expérience des autres et de l'appliquer à nos propres réalités. Quel idéal de réconciliation revêt l'histoire de l'entre-deux-guerres ? Quels enseignements en tirer pour nos sociétés africaines en perpétuelles situations crisogènes ?

Mots-clés : Enseignement – Entre-deux-guerres – Jeunesse – Mémoire – Responsabilité

Abstract: Reconciliation is a subject that generates a lot of comments. Mentioning reconciliation implies a painful past which have to be thought about and healed if this reconciliation process must come to an end. Revisiting the past, remembering its horrors and even his teachings, because we have to draw lessons from it for the present and the future, that is the only condition for a successful reconciliation. This is succinctly to this aim that the desire for memory with Ödön von Horvath is invited us to. With him, we get to see "a society whose pride has been hurt, dreaming of revenge and so running to its own ruin." In this context of the German society, the question of responsibility is shared between the political and the individual one. Relive German history of the interwar period, is to use the experience of others and apply it to our own realities. What ideal of reconciliation incarnates the history of the interwar period? What lessons can be drawn for our African societies in perpetual situations of crisis?

Keywords: Education – Interwar-Period – Memory – Responsibility - Youth

Introduction

L'histoire de l'Allemagne recèle en elle des enseignements non seulement pour cette société allemande, mais aussi pour toutes les autres comme africaines, ayant une histoire beaucoup plus jeune et étant constamment en situation de crise. L'intérêt particulier pour la période de l'entre-deux-guerres se justifie par le fait qu'elle présente des similitudes avec notre pays, la Côte d'Ivoire, ayant été en proie durant plus d'une décennie à des remous socio-politiques qui jusqu'à aujourd'hui ont des répercussions sur l'ensemble de la société. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, il s'agira de tirer les enseignements de l'entre-deux-guerres allemand qui pourraient nous servir de leçons dans notre situation. Pour établir les similitudes entre l'entre-deux-guerres en Allemagne et la crise ivoirienne depuis 2002, il convient de rappeler le contexte socio-historique de l'entre-deux-guerres. Cela permettra de

répondre à la question de la cause fondamentale des crises et de leur récurrence et recrudescence en ces sociétés. Notre hypothèse est qu'au-delà de la raison principale qui est la gestion de la chose politique, il y a une responsabilité individuelle qui se généralise et s'érige en valeur commune pour gangréner la société toute entière.

Ce sont, somme toute, ces deux types de responsabilités qu'il nous est donné de constater dans les écrits de Ödön von Horváth. Après avoir exposé le contexte socio-historique des années 30, nous fustigerons la responsabilité politique, individuelle et collective des crises. C'est un désir de mémoire avec l'auteur qui nous permet de ne pas oublier et de prendre garde aux signes annonciateurs d'éventuelles crises à venir.

1. Contexte socio-historique de l'entre-deux-guerres en Allemagne

Le terme même de l'entre-deux-guerres est évocateur de la situation socio-politique et historique qui prévaut dans les années 1930 en Europe et plus particulièrement en Allemagne. A l'issue de la Première Guerre Mondiale (1914-1918), il est organisé par les vainqueurs une rencontre symbolique qui donnera le très célèbre nom de « Traité de Versailles ». Dans ce Traité, tout est mis en œuvre pour faire payer à l'Allemagne et ses Alliés, seuls responsables de la guerre, leur culpabilité. Ainsi, l'Allemagne plus particulièrement se voit infligée de lourdes sanctions allant de la perte de certaines parties de son territoire à la dépossession de ses colonies en passant par la restriction de certains de ses droits militaires et la soumission à de lourdes réparations économiques. Aussi ce Traité occasionna-t-il un des remaniements territoriaux en Europe. En effet, l'Allemagne perdit près 15% de son territoire et 10% de sa population au profit de la Pologne et la Tchécoslovaquie, nouvellement créées, du Danemark, n'ayant pourtant pas pris part à la guerre, de la France et de la Belgique.

Ces différents changements socio-politiques sont de nature à aiguïser la haine et le ressentiment des Allemands; ce qui pourrait les conduire à une quelconque revanche pour la reconquête des territoires internes et externes. C'est cette soif de « vengeance » que Ödön von Horváth décèle dans la société allemande de l'entre-deux-guerres et qui, à en croire ses écrits de l'époque, constituerait un danger pour le devenir de cette société.

En effet, le danger était toujours présent dans la période qui suivit la Première Guerre Mondiale, eu égard aux nouvelles relations internationales qu'imposait la fin de la guerre et plus particulièrement le Traité de Versailles. Cette psychose se justifie par les nombreux désaccords quant aux répartitions et/ou sanctions définitives à imposer à l'Allemagne, fixées lors du Traité de Versailles. Cela créa un climat délétère qui, au lieu de faire prendre conscience de la menace que pourrait représenter une autre guerre, contribua à en préparer une ; dans les années 1920, il n'eut pas de désarmement effectif des différents belligérants. Dans cette dynamique, le fascisme va s'installer en Allemagne. Et même plus encore : les années 1930 consacrèrent le réarmement des Allemands et de tous les Européens devant la menace que constituèrent les premiers.

Ödön von Horváth revient sur cette époque de l'accession du nazisme au pouvoir en Allemagne jusqu'au début de la Deuxième Guerre Mondiale dans son roman « Jeunesse sans Dieu » (en allemand « Jugend ohne Gott ») et dans son fragment radiophonique « La Journée d'un jeune homme de 1930 » (en allemand « Der Tag eines jungen Mannes von 1930 »). Dans ces œuvres-ci, l'auteur retrace le contexte socio-politique qui prévaut en ces années-là. C'est ce contexte socio-politique dominé par l'idéologie nazie qui va rythmer le quotidien de toute la société allemande.

2. De la responsabilité politique

Au nom d'un certain revanchisme inavoué, le nationalisme-socialisme va mettre en place une politique impérialiste qui commence déjà à l'intérieur du pays allemand et s'enracine dans tous les domaines de la société, à savoir l'éducation, la culture, l'économie, etc.

L'importance d'introduire l'idéologie nazie dans l'éducation se justifie dans le fait de préparer la jeunesse à cette politique d'expansion à venir. Dans « Jeunesse sans Dieu », le personnage principal, un enseignant d'histoire et de géographie corrige, le jour de son 34^{ème} anniversaire, 26 devoirs de ses élèves. L'âge moyen de ses derniers est d'environ quatorze ans. Nous avons avec l'indication de leur âge un indice non moins important de l'endoctrinement des jeunes sous le Troisième Reich qu'il fallait gagner pour la mise en œuvre de l'idéologie nazie. Dans les réponses des élèves sur le sujet donné, c'est-à-dire « Pourquoi devons-nous avoir des colonies ? »¹, nous découvrons avec étonnement comment ceux-ci ont intériorisé la propagande faite à ce sujet. L'élève Franz Bauer écrit:

Nous avons besoin des colonies (...) parce qu'il nous faut de nombreuses matières premières, car sans matières premières, nous ne pourrions pas faire tourner notre puissante industrie selon ses capacités propres, ce qui aurait pour conséquence désastreuse que les ouvriers d'ici seraient de nouveau au chômage.²

En Allemagne de l'entre-deux-guerres, l'importance de posséder des colonies est toujours d'actualité; c'est pourquoi les nazis en font un slogan politique pour justifier plus tard les campagnes et les guerres orchestrées envers les voisins européens et surtout les campagnes d'Afrique.

Au-delà même de cette campagne pour les colonies, nous notons avec stupéfaction l'image du colonisé (ici : les nègres) que le colonisateur (ici : les Allemands) se fait et véhicule. Dans la rédaction de l'élève N, il est écrit: « Tous les nègres sont fourbes, lâches et fainéants ». Une généralisation absurde qui provient en fait de la propagande faite partout et même à la radio dans les restaurants à en couper l'appétit (p.18). Celle-ci montre comment l'éducation de la jeunesse est fonction de ce que les jeunes entendent et voient dans les médias et non de ce que l'enseignant enseigne, « car ce qui se dit à la radio, un professeur n'a pas le droit de le biffer dans un cahier. (...) elle susurre, elle gronde, elle aboie, elle roucoule, elle menace – et les journaux l'impriment et les petits enfants, ils le recopient. » (p.18).

Cette problématique de l'éducation ne concerne pas seulement les jeunes mais la propagande fait son effet sur toute la population, jeunes comme adultes ; c'est qu'il ressort de l'entretien que le professeur a eu avec le père de l'élève Otto N. La raison de cette entrevue est le devoir de ce dernier sur le sujet posé (concernant la question coloniale), dans lequel il écrit par ailleurs que les Blancs sont supérieurs aux nègres par leur culture et leur civilisation et qu'il importait peu qu'on laisse ou non aux nègres les moyens de vivre (cf. p.23). En effet, le professeur, qui ne devait pas objecter au contenu des compositions selon les instructions, ne pouvait s'empêcher d'exprimer son désaccord de manière verbale en lui rendant son cahier et d'ajouter que les nègres étaient aussi des hommes. Ces propos rapportés par Otto N à son père provoquèrent la furie de ce dernier qui décida d'aller rencontrer le professeur.

De l'entretien que les deux hommes eurent se dégage que tout enseignement ne doit s'écarter de la ligne directrice fixée par le régime nazi et que toute tentative de raisonnement

¹ Traduction allemande de : « Warum müssen wir Kolonien haben ? Cf. Horvath, Jugend ohne Gott. Frankfurt am Main: Suhrkamp Verlag 1994, p. 12.

² Horvath, Ödön von: jeunesse sans dieu. Traduit de l'allemand par Rémy Lambrechts. Lonrai: Christian Bourgois 2006, p. 17. « Wir brauchen die Kolonie (...) weil wir zahlreiche Rohstoffe benötigen, denn ohne Rohstoffe könnten wir unsere hochstehende Industrie nicht ihrem innersten Wesen und Werte nach beschäftigen, was zur unleidlichen Folge hätte, daß der heimische Arbeitsmann wieder arbeitslos werden würde. »

contraire comme celle du professeur est considérée comme « humanitariste » et donc un acte de sabotage contre la patrie (p.26). Cette dérive du père de Otto N n'est pas, comme on pourrait le croire, un acte isolé car le comportement du professeur fera même des vagues chez son supérieur hiérarchique, le directeur ; signe que toutes les hautes sphères de décisions de la nation sont acquises à la cause de la politique nationale-socialiste. A ce sujet, des circulaires confidentielles (à l'exemple du numéro 5679 u/33) rappellent les uns et les autres à l'ordre que la jeunesse devrait être préservée de tout ce qui pourrait d'une quelconque manière porter préjudice à ses capacités militaires. Tout porte à croire que les jeunes sont moralement préparé à la guerre comme le conclut le directeur (cf. p. 27).

Ainsi, le système forme des jeunes, à l'image de ces garçons, qui rejettent tout ce qui est sacré (exemple : humanisme). Mais plus grave est qu'ils ignorent qu'ils ne le savent pas; et pis encore est qu'ils refusent tout simplement d'apprendre à le connaître (p.32) car

Toute pensée leur est odieuse. Ils se fichent des hommes ! Ils veulent être des machines, des vis, des roues, des pistons, des courroies – mais, mieux encore que des machines, ils voudraient être des munitions : des bombes, des shrapnells, des grenades. Comme ils aimeraient claquer sur un champ de bataille! Leur nom sur un monument aux morts est le rêve de leur puberté (p.32-33).

Triste sort d'une jeunesse qui ne connaît d'autre réalité que la guerre car elle est née et vit encore dans la guerre. Ces temps de guerre ont aussi leur répercussion sur l'éducation des jeunes et donc sur l'avenir de la nation toute entière où tout le monde devient violent en pensée, en parole et en acte. Les mentalités changent, les choses s'obtiennent par la force et la violence; l'injuste et le juste intervertissent leur place pour des questions de profit comme l'écrit si bien l'auteur:

« Est juste ce qui sert le clan », dit la radio. Ce qui ne nous profite pas est injuste. Par conséquent, tout est permis, le meurtre, le vol, l'incendie, le parjure – oui, ce n'est pas seulement permis, mais il n'existe tout simplement plus de forfaits dès lors qu'ils sont commis dans l'intérêt du clan ! (...)

Naturellement au sujet du crime, on pourrait objecter que « depuis qu'il existe une société humaine, elle ne peut renoncer au crime, pour les besoins de sa conservation. Mais les crimes étaient tus, occultés, on en avait honte. Aujourd'hui, on en est fier » (p.33).

La responsabilité politique, c'est donc d'avoir créé les conditions d'une société malade de cette peste par laquelle tous, amis comme ennemis, se trouvent infectés (cf.p.33) : une société militariste dans laquelle l'armée défile tout le temps (souvent au son de la fanfare) au point d'empêcher les citoyens de se rendre au travail à l'heure (cf. Horvath, la journée, p. 191); une société où les inégalités sociales de tout genre sont légion, où le pouvoir est exercé par un petit groupe de riches, et où « l'écrasante majorité travaille dans des bureaux, ils gagnent peu, ils ne peuvent donc pas se permettre beaucoup d'extras » (cf. La journée, p.191); une société dans laquelle les plus âgés reprochent aux jeunes gens de ne pas posséder d'âme et d'être grossier, et où la plupart des jeunes sont au chômage, etc...

C'est une véritable incrimination de la politique c'est-à-dire du pouvoir, du régime ou du système politique qui est tenu responsable de toutes les déviations sociales, économiques et politiques qui influent sur le bien-être des individus d'une société donnée. C'est comme si l'individu lui-même, et plus loin le collectif, n'avait pas de part de responsabilité dans tout ce qui lui arrive dans la société. Quelle peut-être cette part de responsabilité? Est-elle avérée?

3. De la culpabilité individuelle ou collective

Parler de culpabilité individuelle ou collective avec Horvath dans les deux ouvrages susmentionnés c'est d'une part ramener cette problématique à la mutation des générations et d'autre part énumérer les conditions et facteurs endogènes et exogènes auxquels cette responsabilité est soumise.

Dans « La journée d'un jeune homme de 1930 », il est fait mention de cette mutation de générations ou de ce conflit de générations qui est même au cœur de ce pseudo procès dans la pièce. Tout tourne autour de la jeunesse d'aujourd'hui, des années 1930 comme le décrit le présentateur en ces termes:

(...) Auparavant, nous transmettons la réunion à la Brasserie Löwenbräu, réunion ayant pour objet la misère de la jeunesse d'aujourd'hui que monsieur le conseiller aulique Stanglmeier a évoquée dans sa conférence. Il a dénoncé assez fermement le déclin de la jeunesse actuelle. La jeunesse d'aujourd'hui, selon le conseiller aulique Stanglmeier, est très différente de celle d'autrefois: impudique, brutale, égoïste, s'adonnant aux plaisirs fades, se refusant à l'esprit de nos grands classiques... en un mot, elle n'a pas d'âme, c'est une jeunesse sans âme (p. 189).

Derrière ces propos du conseiller aulique Stanglmeier, président de la ligue anti-jeunes, s'alignent tous les anciens ou adultes, qui ont connu la belle époque d'avant-guerre. Leur époque s'oppose à aujourd'hui, à celle des jeunes, en plusieurs points:

Aujourd'hui la jeune fille rougissante des temps jadis, dont la vue enflait la poitrine des jeunes hommes, a disparu. Tout porte à croire que la jeune fille a perdu de sa féminité et n'est plus attractive (cf. Jeunesse sans Dieu, p. 39). Par ailleurs, autrefois, les journées d'un jeune homme étaient remplies de lectures ; mais aujourd'hui combien sont les jeunes qui prennent plaisir à la lecture ?

Les critiques faites ici visent pour la plupart les jeunes, cibles principales des visées nationalistes des années 1930. Mais ceux-ci ne sont pas les seuls témoins des réalités de leur société et temps. Si on reproche aux jeunes d'avoir des attitudes déviationnistes, que font les adultes ? Car, eu égard à la suite de l'histoire allemande des années 1930 qui déboucha sur le début de la Deuxième Guerre Mondiale, le comportement des adultes qui, eux, auraient une âme, à en croire les propos du conseiller aulique Stanglmeier, n'a pas contribué à changer les choses. Alors qu'en est-il des adultes ?

Dans « Jeunesse sans Dieu », nous découvrons des exemples de responsabilités individuelles avec le professeur d'histoire et de géographie et son directeur. Les deux personnages adultes s'opposent farouchement; si le professeur se révèle être un humaniste, défend la cause des nègres et assume son engagement vis à vis de la politique de son temps, cela n'est pas le cas du directeur qui, après avoir (il n'y avait pas si longtemps) fait signer des manifestes pacifistes enflammés, fait volte-face et prépare les jeunes au combat. Comment expliquer un tel changement d'attitude ? Même si ce dernier affirme ne pas le faire par contrainte, il y a lieu d'en douter et ses propos le trahissent – parlant à l'enseignant, il dit :

Il n'y a pas de contrainte. Je pourrais parfaitement m'opposer à l'esprit du temps et me faire fourrer en prison par un boulanger [Monsieur N], je pourrais parfaitement m'en aller, mais je ne veux pas m'en aller, non, je ne veux pas ! Car j'espère parvenir à la limite d'âge et percevoir ainsi une retraite complète. » (p. 27)

Dès lors on comprend les motivations du vieillard; son comportement est motivé par un certain nombre de facteurs extérieurs qui pourraient porter atteinte à sa survie. Le temps dans

lequel on vit se trouve gouverné par l'argent. Le profit prend le pas sur toute autre chose et ainsi fait échouer toute tentative de raisonnement, tout esprit critique. Alors qu'on pense que les pauvres et les gens de classe moyenne luttent pour faire changer les choses, nous apprenons que ceux-ci, à l'image des plébéiens de la Rome antique en 287 avant Jésus-Christ, dès lors qu'ils ont un peu de moyens abandonnent le peuple à son sort et forment avec les riches une nouvelle oligarchie qui soumet le peuple à son pouvoir (cf. p. 28).

A l'exemple du directeur, on pourrait conclure que la responsabilité individuelle et/ou collective est soumise à l'esprit du temps et au pouvoir de l'argent.

Conclusion

Désir de mémoire avec Ödön von Horváth, c'est un appel lancé tout d'abord à la jeunesse car c'est elle qui est pointée du doigt quand il s'agit de fustiger les dérives sociales. En tant que porte-flambeau de l'avenir d'une nation, elle se doit d'avoir un comportement exemplaire; cela passe par une bonne éducation dans un cadre socio-politique et économique qui s'y prête. Cette jeunesse devrait pouvoir compter sur l'expérience des adultes qui ont la lourde tâche de les guider et de leur donner une âme sans pour autant les opprimer. C'est pourquoi les adultes devraient avoir un langage clair et sans ambages car ils servent de modèles aux jeunes générations. Aussi le message de Horváth s'adresse-t-il en outre aux politiciens véreux qui pour des questions d'intérêt personnel créent les conditions et climats propices à l'émergence de conflits.

Si toutes ces franges de la société intériorisaient ses appels et rappels venant du lointain de l'histoire de l'Allemagne, on pourrait se passer de réconciliation car les conflits, les tensions et les guerres auraient déjà été évités.

Désir de mémoire avec Horvath, c'est en autres de ne pas céder à l'oubli du passé qui entre autres le problème de l'éducation donnée aux jeunes générations, à savoir quel enseignement devons-nous prodiguer aux jeunes pour leur permettre de perpétuer le devenir de nos sociétés et d'assumer pleinement la conservation de l'espèce humaine.

Bibliographie

Erster Weltkrieg. https://de.wikipedia.org/wiki/Erster_Weltkrieg#Kriegsfolgen (Consulté le 14 avril 2016).

Horváth, Ödön von, *Jeunesse sans dieu*. Traduit de l'allemand par Rémy Lambrechts. Lonrai: Christian Bourgois 2006.

Horváth, Ödön von, « La journée d'un jeune homme de 1930. » In : Ödön von Horvath : Théâtre complet. Pièces, variantes, scènes retranchées, fragments, synopsis. Paris : L'Arche 1994, pp. 187-197.

Horváth, Ödön von: *Jugend ohne Gott*. Frankfurt am Main: Suhrkamp Verlag 1994.

Kammler, Rolf : *Geschichte im Überblick. Ein Vademekum für den Kurs Geschichte (Vorschul- und Primarschullehrerausbildung) an der Autonomen Hochschule der Deutschsprachigen Gemeinschaft EUPEN*. Eynatten 2005.

Nolte, Ernst : *Der Faschismus in seiner Epoche. Action française. Italienischer Faschismus. Nationalsozialismus*. München/Zürich: Piper 1990.

Schnitzler, Christian : Der politische Horvath. Untersuchungen zu Leben und Werk. Frankfurt am Main ; Bern ; New York ; Paris : Lang 1990.

Traité de Versailles.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Traité_de_Versailles#Renoncement_de_1.27Allemagne_.C3.A0_son_empire_colonial (Consulté le 14 avril 2016).